des hommes qui étoient au-dessus de l'intérêt, & qui, aussi généreux que lui, faisoient aux Lettres l'honneur qu'elles méritoient, de les cultiver pour elles-mêmes. Il étoit peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se rallentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous fîtes une règle de n'admettre aucun Académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares, que leurs dignités appelloient ailleurs; mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendoient toujours présens parmi vous. Car, ce seroit violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. Si feu Mr. le Président Boubier, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'Académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivoit pas moins vos sciences dans la Ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de Lettres, & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des Citoyens.

Il faisoit ressouvenir la France de ces tems où les plus austères Magistrats, consommés comme lui dans l'étude des Loix, se délassoient des fatigues de leur état, dans les travaux de la Littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables: Que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la première place du monde, plaidoit encore les causes des Citoyens, écrivoit sur la nature des Dieux, conféroit avec des Philosophes, qu'il alloit au Théâtre, qu'il daignoit cultiver l'amitié d'Esopus & de Roscius, & laissoit aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité?